

Jean Genet : de Paris à Larache

Aïcha EL BASRI *

Dans la constellation des poètes dits “maudits”, selon l’appellation de Paul Verlaine, la figure de Jean Genet occupe une place particulière. Le voleur, le taulard, la fine fleur du mal, le parfum du scandale... Oui, Genet a été tout cela à la fois parce que “lorsque l’homme est misérable, dit-il, il ne peut se conduire autrement que comme un homme sans foi ni loi”. La loi, Genet l’a toujours transgressée. Sa foi, il l’exprimait ainsi : “Tout être humain en vaut un autre”, “je suis avec tout homme seul”, “j’aime ceux que j’aime, qui sont toujours beaux et quelquefois opprimés mais debout dans la révolte”.

Né à Paris en 1910, de père inconnu, Jean Genet a été aussitôt abandonné par sa mère, puis placé dans le Morvan par l’Assistance Publique. Lorsque vers l’âge de huit ans, il apprit qu’il était un enfant trouvé, un bâtard, il s’est senti “immédiatement tellement étranger”. C’est cette secousse de l’étrangeté mêlée à une haine inextinguible à l’égard de ses juges, qui l’a projeté vers un voyage “dans le sens de la nuit”. L’enfant de l’Assistance Publique déclare une guerre sans merci à une société qui veut le surveiller et le punir. Genet s’évade, il vagabonde et voyage sans billet ni papiers. Les châtiments de la société ne se font pas attendre : à quinze ans, c’est la prison de la petite Roquette, c’est la maison de correction de Mettray. A dix-huit ans, il s’engage dans la Légion (Syrie, Jordanie, Maroc) et désertera au bout de six ans. Commence une période d’errance délinquante à travers l’Europe où il traîne ses guêtres et son mal d’être. Bohème, mendiant et prostitué, de ville en ville, de port en port, Genet offrira son corps et ses services aux marins et malfrats des quais, du côté de Barcelone, Naples, Brindisi, Anvers et Paris, avant d’atterrir à Fresnes.

Divers larcins, notamment de livres, le conduisent fréquemment en prison entre 1940 et 1945. Il y écrit ses premiers poèmes ainsi que ses premiers romans *Notre-Dame des Fleurs*, *Miracle de la Rose*. Derrière les murs, Genet est déjà maudit mais presque célèbre. En 1943, Cocteau témoigne en sa faveur en le présentant aux juges comme le “premier écrivain de ce siècle”. De par ses maintes récidives, Genet risquait la relégation, en 1948. C’est à la suite de l’intervention de Sartre, de Picasso et bien d’autres personnalités qui se sont joints à Cocteau, qu’il a été gracié. Libre, Genet l’a toujours été, même entre les murs de sa cellule.

Sans territoire ni patrie puisque celle-ci se réduit pour lui à “trois ou quatre personnes opprimées”, la vie de Genet est mouvante. Il se définit lui-même comme un “courant d’air”. Et quand il est amené à s’installer, il choisit des hôtels près des gares, avec comme seul bagage : une valise. “Tout ce que je possède est

là, (montrant à une journaliste sa valise), je peux foutre le camp en cinq minutes”. De tous les poètes de ce siècle, Genet est le plus rimbaldien. Ne s’était-il pas lancé sur la trace du Rimbaud d’Harrar et d’Aden ?

De ses voyages de Jordanie en Syrie, de Syrie au Liban, au Yémen, au Soudan, à Tunis, en Algérie et au Maroc, Genet en sortit témoin des révoltes sous contrôles qu’il traduira avec force dans ses écrits : *Les paravents* (pour l’Algérie), *Sabra et Chatila*, *La Captif amoureux*, *Les Nègres* (pour la Palestine et les Blacks Panthers). Mais seule la révolution palestinienne occupe une place considérable dans ses écrits contestataires. Genet a vu, au cours de ses pérégrinations en Méditerranée, cette zone sismique, un monde en plein chaos. Mais ce n’est point en touriste occidental en mal de couleurs et senteurs exotiques qu’il parcourait les différents coins de la Méditerranée, c’est en ennemi déclaré du Nord. Ennemi d’abord de la bourgeoisie française bien pensante, des différents régimes dictatoriaux où qu’ils soient, ennemi enfin de l’hégémonie du Nord sur le Sud, du Blanc sur le Noir, du fort sur le faible. C’est pourquoi il n’a jamais su dire le dérèglement du monde selon les règles morales des tortionnaires.

Mais que l’on ne s’y trompe pas. La grande erreur serait de prendre Genet pour un révolutionnaire : Rimbaud espérait changer la vie, Marx la société ; Genet, lui, ne voulait rien changer du tout : “je voudrais que le monde ne change pas, dit-il, pour me permettre d’être contre le monde”. La justice, la morale, la paix, ce sont des valeurs de l’homme blanc, l’homme du bien. Genet, c’est la révolte à l’état brut. Les seules règles qu’il respecte sont celles du “monde grammatical”, un monde et une langue qui lui étaient interdits de par son origine “douteuse”. L’auteur du *Journal du Voleur* impose l’érection de sa langue à une morale en débandade, à un monde castrateur où l’impuissance est de règle.

Genet qui a refusé tous les honneurs, traversé la vie en parfait solitaire, a été jusqu’au bout un exilé dans l’âme. Il est mort en 1986 à Paris, seul dans une chambre d’hôtel. Il avait choisi de se faire enterrer hors de sa terre d’origine, la France. C’est sous l’étiquette de travailleur immigré que sa dépouille mortelle a atterri sur le sol marocain. Genet repose aujourd’hui à Larache, petite ville abandonnée de la côte atlantique du Maroc, dans un cimetière qui fait face à la mer, en haut d’une falaise. Un cimetière bordé d’une prison civile et d’un ancien bordel. Ainsi, ce bâtard du Nord, poète de l’altérité, fait don de son corps à la terre du Sud. De la Méditerranée. ■

* Centre de recherche Imaginaire et Création, Chambéry